



Agnès Graceffa

Une femme face à l'Histoire

Itinéraire
de Raïssa Bloch,
Saint-Pétersbourg-
Auschwitz,
1898-1943

Belin:

Une femme face à l'Histoire

Agnès Graceffa

Une femme face à l'Histoire
Itinéraire de Raïssa Bloch,
Saint-Pétersbourg-Auschwitz, 1898-1943

Belin:

En couverture: © Erika Groth-Schmachtenberger (Augsburg, University Library)

Cet ouvrage a été réalisé avec le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah et celui de l'Institut d'études slaves pour leur autorisation de reproduction gracieuse des images du cahier central.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que «les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» [article L. 122-5]; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

AVANT-PROPOS

Raïssa Bloch-Gorlin est une poétesse, traductrice et historienne, spécialiste du Moyen Âge. Russe et juive de naissance, elle acquit la nationalité allemande en 1928 avant d'en être déchue par le gouvernement hitlérien et, réfugiée en France, devint polonaise par mariage. Si elle eut bien une carte d'identité française, ce ne fut que sous un nom clandestin, celui de la résistante Michèle Miraille : un nom qu'elle inventa en juillet 1942 pour échapper aux rafles et rejoindre le réseau de l'Œuvre humanitaire juive de secours aux enfants (OSE). C'est lors d'un convoi d'enfants juifs vers la Suisse à l'automne 1943, alors qu'elle souhaitait elle-même s'y réfugier, qu'elle fut refoulée par le service des douanes et livrée à la Gestapo. Déportée à Auschwitz, elle n'en revint pas.

Son souvenir, lui, est resté. Partout où elle vécut, à Saint-Pétersbourg, à Berlin comme à Paris, Raïssa

Bloch-Gorlin se signala auprès de ses contemporains tant pour son talent poétique que pour ses traductions et son travail d'historienne.

Étudiante à l'Université de Petrograd puis docteure de l'Université de Berlin, elle travailla successivement comme médiéviste et paléographe à la section des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Petrograd, à l'Institut des Monumenta germaniae historica à Berlin, fleuron de la médiévistique allemande, enfin à Paris, au comité Du Cange, sous l'égide de l'Institut de France. Elle collabora à ce titre avec les plus grands historiens de son temps : la russe Olga Dobiache-Rojdestvenskaïa, les allemands Albert Brackmann et Karl Strecker, le français Ferdinand Lot.

Formée auprès de Mikhaïl Lozinski, le maître russe de la traduction littéraire, Raïssa Bloch publia plusieurs traductions d'œuvres dramatiques italiennes (Machiavel, Carlo Gozzi) et lyriques françaises (José-Maria de Heredia, Paul Valéry...), mais aussi de textes russes vers l'allemand (Essenine, Akhmatova...). Elle participa à ce titre au projet Littérature mondiale initié par Maxime Gorki mais également, aux côtés de son frère Jacques Bloch, à l'aventure de la maison d'édition russe et allemande Petropolis.

Son œuvre poétique demeure la plus marquante. Presque exclusivement rédigée en russe, elle a fait l'objet de nombreuses éditions : outre des parutions dans la presse littéraire contemporaine, ses textes ont été rassemblés de son vivant dans trois recueils successifs (*Ma Ville*,

1928, *Silences*, 1935 et *Testament*, 1939) ainsi que trois collectifs (*Pendaison de crémaillère*, 1931, *Bosquet* 1932 et *Filet*, 1933). Contemporaine de Vladimir Nabokov et de Nina Berberova, qu'elle côtoya, elle participa activement à la vie littéraire de son temps, et fut la fondatrice du *Club des poètes russes de Berlin* (1928-1933) aux côtés de son futur mari, le poète et slaviste Michel Gorlin. Saluées par Vladislav Khodassevitch, Georges Adamovitch et Alexeï Remizov, leurs œuvres mutuelles témoignent de la créativité du milieu littéraire russe de la première moitié du XX^e siècle.

Plusieurs anthologies posthumes ont, depuis, rappelé son œuvre¹. Le plus connu de ses textes poétiques, mis en musique par le chanteur populaire Alexandre Vertinski sous le titre *Les Villes étrangères*, demeure vivace dans la mémoire russe. En 1999, c'est une spécialiste allemande de littérature slave, Amory Burchard, qui consacre sa thèse doctorale à la période berlinoise de la jeune femme, et permet sa redécouverte en Allemagne². Depuis, et parallèlement à d'autres chercheurs, le slaviste Fedor Poljakov, professeur à l'Université de Vienne, rassemble et édite les documents épars du couple Bloch-Gorlin³. Aux États-Unis, où ont été déposés certains de leurs autographes, plusieurs articles et notices reviennent, ces dernières années, sur l'œuvre et le parcours de l'auteure, notamment sous la plume de l'historienne Rina Lapidus⁴.

En France, pourtant, Raïssa Bloch-Gorlin restait presque inconnue et les archives, importantes, conservées par les soins attentifs d'André Mazon, demeuraient

pratiquement ignorées. Ce livre est né de la découverte fortuite de plusieurs lots de lettres de Raïssa Bloch et de Michel Gorlin, à leurs amis. Elles permettent d'éclairer de manière nouvelle la période française de leur parcours, notamment durant la Seconde Guerre mondiale. Grâce à la collecte d'archives connexes et à leur confrontation, c'est l'ensemble du parcours biographique, intellectuel et littéraire de cette jeune femme qui se trouve ici reconstitué. Un parcours individuel qui rencontre de manière fascinante l'histoire politique européenne, des révolutions russes à la prise de pouvoir hitlérienne puis à la Seconde Guerre mondiale. Un parcours qui est aussi celui d'un couple atypique, celui que Raïssa Bloch forma avec Michel Gorlin, son cadet de onze ans.

Afin de rendre la qualité vivante des sources mobilisées, des passages de correspondance et certains textes poétiques ont été insérés à l'intérieur du récit. Pour la période russe, nous y avons joint quelques extraits issus de lettres de proches, notamment de sa professeure et amie Olga Dobiache-Rojdestvenskaïa. Les traductions depuis le russe ont été effectuées en collaboration avec Myriam Truel pour les textes poétiques et Véronique Van Derstraeten pour la correspondance.

PROLOGUE

PARIS, 16 JUILLET 1942

*Paris, 16^e arrondissement
Le 16 juillet 1942*

Cher Monsieur,

Ce que je n'attendais pas est arrivé. Dora et Nounou viennent chez vous pour quelques jours. Tania Lebedev, une amie, vous expliquera pourquoi. C'est affreux. Je m'excuse pour ce dérangement. Je ne vois pas quoi faire autrement. Il faut que la petite aille chez son oncle dès que ce sera possible. Rien à faire autrement. Je ne sais pas où je serai et ce qui m'arrivera. Michel m'a écrit de son chemin à Pithiviers où on l'envoie. Est-ce pour longtemps ? [...]

Encore une fois merci pour tout et adieu. Dieu sait où je serai d'ici peu de jours. Si possible, si possible, sauvez Michel. Je ne peux même pas lui envoyer un colis quoique j'aie à la maison tout ce qu'il faut.

Mes salutations et mes remerciements à Madame Mazon. Qu'elle m'excuse pour tout ceci. Je tâche de sauver ce qu'on

peut encore sauver. Je vous écrirai dès que je pourrai. Pensez à Michel. Je vous suis reconnaissante pour toute ma vie.

Votre très dévouée R[aiïssa] G[orlin].

N.B. Je ne sais pas quand Tania pourra partir. Elle ira à la première occasion.

C'est en hâte que Raïssa Bloch adresse cette lettre à son ami, André Mazon, professeur au Collège de France, directeur de l'Institut d'études slaves et membre de l'Institut¹. La date n'est pas anodine. Il s'agit du 16 juillet 1942, premier jour de la rafle du Vel d'Hiv, la plus grande vague d'arrestations de juifs – hommes, femmes, enfants – organisée en France durant la Seconde Guerre mondiale. À la demande des autorités allemandes, l'État français s'est engagé à arrêter 22 000 juifs étrangers et à assurer leur convoyage jusqu'aux chambres à gaz d'Auschwitz². En l'espace de deux jours, 13 152 personnes sont raflées, dont 4 115 enfants.

Les noms de Raïssa Bloch-Gorlin et de sa fille Dora, cinq ans et demi, sont inscrits sur ces listes. Celui de Michel, son mari, le père de Dora, n'y est pas, et pour cause: arrêté le 14 mai 1941, il est déjà interné au camp de Pithiviers. Les efforts déployés par sa femme et ses amis, pourtant très actifs et bien renseignés, ont échoué à organiser sa libération comme son exfiltration. Ce même 16 juillet 1942, la police française vide le camp et fait monter Michel et ses codétenus dans un train vers Auschwitz³.

Cela, quand elle écrit cette lettre, Raïssa l'ignore encore: elle sait seulement que Michel vient d'être ramené

de sa prison annexe vers le camp central de Pithiviers, et qu'une nouvelle menace plane. Elle en informe d'ailleurs André Mazon, et conserve espoir en son action puisqu'elle lui demande (à deux reprises dans cette courte missive) de « penser à Michel », de « sauver Michel ». Pour l'heure, elle doit affronter un autre danger : un policier de sa connaissance l'a prévenue de l'imminence de la rafle parisienne, qui concernerait tous les juifs étrangers, y compris les femmes et les enfants. Elle prend la menace au sérieux. Il faut dire qu'un an auparavant, lorsque son mari avait été convoqué au commissariat du seizième arrondissement, le même policier les avait déjà mis en garde⁴. Mais Michel, légaliste et honnête, en règle avec les autorités, ne pensait pas devoir craindre quoique ce soit de la France jusqu'ici si accueillante. Il ne pouvait concevoir la suite : l'arrestation immédiate, le convoyage jusqu'à Pithiviers puis l'emprisonnement abusif, sans explication ni possibilité de s'expliquer.

Depuis l'internement de son mari quatorze mois auparavant, Raïssa lutte pour le faire libérer, pour trouver un visa pour l'Amérique, pour survivre dans un Paris chaque jour plus antisémite et xénophobe. Elle a déjà vécu les révolutions de 1917 à Petrograd, la prison bolchevique en 1921 et la prise de pouvoir hitlérienne à Berlin en 1933. Elle connaît la réalité des arrestations abusives, rapides, brutales et matinales. Alors, en ce petit matin de 16 juillet 1942, le moment n'est plus à la confiance ni à la légalité : il faut fuir, disparaître, vite. Elle quitte son appartement, et se réfugie d'abord avec sa fille chez une amie, une certaine

T. Neckorocheff, qui habite à quelques pas de chez elle, 50 boulevard Exelmans⁵. Mais celle-ci ne peut les cacher bien longtemps. Que faire, ou aller ? Il faut mettre Dora à l'abri. Raïssa pense à son ami André Mazon. Ce dernier habite alors près de Paris, il est français, père de famille, et jouit d'une position sociale respectée. Il ne refusera pas. À cinq ans, Dora ne porte pas encore l'étoile jaune – obligatoire à partir de six ans –, elle est née à Paris, blonde aux yeux bleus, et parle français sans aucun accent. Qui devinerait ses origines ? Dans l'esprit de Raïssa, il s'agit d'une solution d'urgence, transitoire, et elle reprendra Dora avec elle au plus vite – « quelques jours », dit sa lettre – une fois qu'elle-même sera en sécurité.

Tout se décide très vite. Raïssa sait qu'il est trop dangereux pour elle de prendre le train, et confie donc Dora à la jeune Tania Lebedev, une autre amie proche. C'est elle qui aura la charge d'accompagner la petite jusqu'à André Mazon. La fillette n'est pas seule, avec elle se trouve sa nourrice qui ne la quitte pas, une dame russe déjà âgée, qui parle peu ou pas le français, « Nounou », dont nous n'avons pu retrouver l'identité. Celle-ci bénéficie de l'entière confiance de Raïssa, qui la considère comme un membre à part entière de la famille, et n'envisage pas, du moins pour l'instant, de la séparer de l'enfant, tant elle représente pour elle une stabilité affective.

Le lendemain, Tania Lebedev parvient à déposer Dora et sa nourrice à bon port, ce qu'André Mazon confirme à Raïssa par télégramme. C'est avec tout son cœur que Raïssa les remercie, par lettre, dès le lendemain, donnant

PROLOGUE

par là même quelques nouvelles⁶. Elle confirme qu'elle ne pourra désormais plus retourner dans son appartement de la rue Claude-Lorrain. Trop dangereux, lui ont dit ses voisins: par trois fois, les 16 et 17 juillet, des policiers sont venus les y chercher. Elle sait aussi qu'il n'est plus possible pour elle de travailler, sans doute plus possible non plus de rester à Paris, ni même de conserver son identité. «Je ne sais pas si je pourrai écrire, je ne sais pas ce qui deviendra de moi⁷.»

Elle vient aussi d'apprendre le départ de son mari Michel, de Pithiviers vers une destination inconnue, à l'Est. Pour lui, pour Dora, il faut garder espoir. Sans savoir ce qui l'attend, mais résolue à se sauver, elle et sa famille, Raïssa Bloch-Gorlin abandonne son nom, son logement, Paris et son ancienne vie, et entre dans la clandestinité.

CHAPITRE PREMIER

SAINT-PÉTERSBOURG/PETROGRAD

Raïssa Noévna Bloch est née à Saint-Pétersbourg, à la toute fin du XIX^e siècle, en 1898, le 17 septembre du calendrier julien alors en usage en Russie. Selon notre calendrier grégorien, cette date correspond au 30 septembre 1898¹. C'est justement l'année du lancement de la célèbre revue littéraire *Mir iskoustva*, le *Monde de l'Art*. Elle réunit artistes et écrivains symbolistes, et les poètes – chers à la culture russe – y ont une place de choix. Adeptes de la théorie de l'art pour l'art, son projet est, entre autres, de faire connaître et de promouvoir la création russe en Occident. C'est aussi en 1898 que le premier musée d'État d'Art russe ouvre ses portes à Saint-Pétersbourg, répondant au souhait du jeune tsar Nicolas II, fils d'Alexandre III et de Dagmar de Danemark. Âgé de trente ans, Nicolas II règne depuis quatre ans sur l'Empire. Par le biais de son ministre des

Finances, Serge Witte, il poursuit les réformes financières initiées par son père. Le succès des emprunts russes contractés auprès des capitaux occidentaux engage et soutient l'essor industriel et commercial du pays.

La famille Bloch habite au cœur de Saint-Pétersbourg, et Raïssa grandit dans cette immense ville, capitale de l'Empire. Caractérisée par son unité architecturale née du rêve impérial et par l'immanente présence de l'eau, la ville étonne par son mélange de grandeur et de monotonie que tempère la polychromie des édifices². En cette fin du XIX^e siècle, la Russie, pays agricole et rural, connaît une phase d'accélération économique sans précédent. L'agglomération de Saint-Pétersbourg compte plus d'un million quatre cent mille habitants, dont près de 200 000 pour la ville elle-même. Emblème d'une modernité à la russe, délibérément tournée vers l'Europe, elle incarne le potentiel d'un pays aux structures fortement traditionnelles, récemment engagé dans la révolution industrielle. En 1913, sa population a quasiment doublé depuis 1900, mais on compte 25 000 sans-abri³. La situation s'aggrave chaque printemps avec l'arrivée de plusieurs milliers d'ouvriers saisonniers qui viennent travailler dans les usines, avant de repartir avec l'arrivée de l'hiver. Pour le journaliste anglais Georges Dobson qui y séjourne alors, Saint-Pétersbourg serait la plus grande ville ouvrière du monde : en 1910, il estime à 400 000 personnes le prolétariat ouvrier, c'est-à-dire un cinquième de la population totale. Et si l'hiver, tout de neige et de glaces, les paysages semblent magiques, l'été demeure la saison maudite des

pétersbourgeois qui craignent la montée des eaux marécageuses et l'insalubrité: en 1908-1909, une épidémie de choléra décime la population. La pauvreté, la maladie et la malnutrition sont omniprésentes et seule la moitié des habitants est alphabétisée. Face à ces problèmes endémiques, l'avènement de l'électricité, du train, du tramway et même de l'aviation symbolise l'entrée de la ville dans un âge nouveau, celui de la modernité. Leur développement marque les esprits. Le premier tramway électrique est inauguré en 1907 et un premier biplan survole la ville en 1910 depuis l'aérodrome de Kolomiagi. Ces révolutions techniques rythment l'enfance de Raïssa. Partout dans la ville s'élèvent de nouvelles usines, des habitations, des bureaux. Les premières automobiles font leur apparition alors que les pavés de la perspective Nevski résonnent encore des sabots des chevaux et, en hiver, du chuintement des traîneaux.

Archaïsme et modernité s'opposent ainsi de manière extrême, y compris en politique. Malgré l'émancipation des serfs en 1861, l'ordre social russe reste dominé par une logique quasi féodale, patriarcale et fortement hiérarchisée, au sommet duquel règne le tsar. Cette présence s'affiche de manière particulièrement forte à Saint-Pétersbourg, lieu du pouvoir central et résidence impériale, même si Nicolas privilégie les villégiatures provinciales. Alors que se multiplient les revendications libérales, socialistes et anarchistes, les cérémonies somptueuses de commémoration du bicentenaire de Saint-Pétersbourg en 1903 et du tricentenaire des Romanov, en 1913, confortent le mythe

d'un pouvoir absolu et respecté. La forteresse Pierre-et-Paul, qui fait face aux palais impériaux, recèle pourtant une prison austère, célèbre pour ses détenus politiques. La société russe fourmille de velléités de réformes tant sociales que politiques, que le pouvoir tsariste préfère museler. Traumatisés par l'assassinat du réformateur Alexandre II en 1881, ses successeurs, Alexandre III puis Nicolas II, refusent la libéralisation des structures politiques et sociales. Saint-Pétersbourg apparaît ainsi comme le lieu paradigmatique où se heurtent et s'entrechoquent tous les contrastes d'une Russie tiraillée entre conservatisme et réformes, entre traditions ancestrales et modernité.

Une famille juive de la bourgeoisie lettrée

L'appartement familial des Bloch est là, tout proche du Palais du tsar et du célèbre musée de l'Ermitage, au numéro 16 de la perspective Liteïny. C'est une des grandes avenues du cœur de Pétersbourg, parallèle au canal de la Fontanka. Au sud, elle coupe perpendiculairement la perspective Nevski en son milieu, au nord, elle aboutit au pont Liteïny, sur la Neva. Juxtant les habitations, se trouvent la caserne des officiers de l'armée impériale, l'Arsenal, le palais de Justice, mais aussi le tramway qui court au centre de la chaussée.

Le père de Raïssa, Noé Lvovitch Bloch, exerce la profession d'avocat et avoué assermenté. Il est docteur en droit et, – suivant le traité qu'il publie en 1889 sur le

contrôle de la construction des chemins de fer gouvernementaux –, spécialisé en droit commercial⁴. Par les écrits même de Raïssa, nous savons peu de chose sur sa mère, Dora Yacoblévitch Malkiel. Elle appartient à une famille aisée d'entrepreneurs en bâtiment, initialement moscovites, diversifiés dans la fonderie, qui avaient ouvert une filiale à Saint-Pétersbourg au milieu du XIX^e siècle. Celle-ci est spécialisée dans la construction de câbles électriques, un marché extrêmement florissant, puisqu'il fournit tant les grosses infrastructures du tramway que les premiers réseaux de télécommunications. Yakob Malkiel, le père de Dora, grand-père de Raïssa, la dirige. En reconnaissance de son action, en 1870, il a bénéficié, tout comme ses deux frères, Samuel et Isaac, de l'octroi du statut de citoyen honoraire héréditaire de l'Empire. C'est une distinction capitale dans la mesure où elle passe outre sa judéité pour lui offrir, ainsi qu'à ses descendants, une pleine intégration.

Comme ses neuf frères et sœurs, Dora Malkiel a profité d'une éducation poussée : elle maîtrise parfaitement le français et l'anglais et traduit des textes littéraires vers le russe⁵. Deux de ses sœurs ont épousé les frères Jirmounsky, issus d'une famille de marchands et banquiers de la première guilde : Alexandra s'est mariée avec Moïse, docteur oto-rhino-laryngologue, et Sofia avec Aron ; son autre sœur, Ekaterina, a épousé Isaac Shapiro, directeur de banque à Saratov. De cette large branche maternelle, Raïssa tire de nombreux cousins germains dont plusieurs, comme elle et son frère Jacques, choisissent des carrières

universitaires, littéraires ou artistiques, et connaîtront l'exil : le linguiste Victor Jirmounsky, fils d'Alexandra, ainsi que les deux frères Myron Malkiel-Jirmounsky et Jacques Girmounsky, tous deux historiens d'art ; le compositeur et écrivain Constantin Shapiro et sa sœur Magdalena Shapiro-Malkiel, dite Madga, future épouse de l'historien et théologien Vladimir Lossky. Parmi ses cousins issus de germains, le juriste et homme politique Léon Andrew Malkiel et le philologue Yacob Malkiel feront tous deux carrière aux États-Unis.

Comme l'ensemble de cette branche maternelle, la famille Bloch jouit d'une réelle aisance financière. La localisation centrale de leur logement à Saint-Pétersbourg le confirme. Le couple appartient à cette élite urbaine, industrielle, financière et commerçante, cultivée et progressiste, pour laquelle l'éducation, l'art et l'ouverture à l'Occident constituent les clés du développement russe. Cette bourgeoisie éclairée qui émerge et essaima à la fin du XIX^e siècle apparaît avide de changements et de reconnaissance politique. Écartelée entre son désir d'émancipation et le respect du pouvoir en place, elle s'efforce d'accroître sa participation à la vie publique et constitue le terreau de cette intelligentsia plurielle qui se développe alors et marque le tournant du siècle.

Les Bloch, comme les Malkiel, sont de confession juive. Le patronyme Bloch tend à indiquer une origine polonaise, dont on ignore l'ancienneté et qui n'est pas avérée. Comme dans l'ensemble de l'Europe occidentale, les juifs sont alors relativement nombreux

en Russie. La communauté forme quelque deux pour cent de la population de Saint-Pétersbourg et, à l'image de l'ensemble des habitants, est en pleine expansion. Son intégration normalisée demeure récente, puisque c'est seulement Alexandre II qui supprime la « limite résidentielle » (territoire interdit) pour les juifs et leur accorde l'autorisation de résider dans la ville impériale. Celle-ci devient pour eux, à la fin du XIX^e siècle, un lieu de prédilection, et les juifs pétersbourgeois forment ainsi la plus grosse communauté de l'Empire russe. La grande synagogue est construite en 1893 et les institutions éducatives et humanitaires se multiplient. Selon le témoignage de Génia Cannac, future amie de Raïssa, les Bloch sont peu pratiquants et fortement assimilés⁶. Le chef de famille, Noé, aurait accepté une conversion simple au christianisme orthodoxe afin de pouvoir exercer son métier de juriste. Le choix des prénoms des deux enfants de la famille, Raïssa (Rachel) et Yakob (Jacob), son frère, qu'il francisera ensuite en Jacques, apparaît pourtant comme la marque d'une tradition assumée. Il s'agit de fait des prénoms de leurs grands-parents maternels dont, suivant la coutume, on dote les aînés. Raïssa Bloch se conformera d'ailleurs à cette pratique à la naissance de sa fille qu'elle nommera comme sa mère, Dora. Un poème de la jeune femme, daté de 1933 et qui semble d'inspiration autobiographique, évoque néanmoins son père, priant, coiffé d'un talith, le châle de prière blanc bordé de noir des hommes juifs :

*Tu te souviens : ton père
Debout en longues prières,
Couvert du châle blanc
Ourlé de bords noirs.*

*Le soleil, à la fenêtre, brillait
Rayonnant de merveilles et de joie.
– Est-ce à nous que sied maintenant
La boue du sentier battu⁷ !*

Ce souvenir semble moins la marque d'un judaïsme pratiquant qu'une référence culturelle à l'enfance et une interrogation sur le bien-fondé de ses propres choix. Adulte, Raïssa, comme son grand frère Jacques, adopte une foi libérale, même si un court passage dans une lettre de 1922 indique qu'elle respecte le shabbat (elle se refuse à aller acheter un timbre un samedi). Ils rejoindront, chacun de son côté, la franc-maçonnerie⁸ mais aussi l'œuvre humanitaire juive de l'OSE, partiellement sioniste.

L'écriture poétique de Raïssa apparaît quant à elle fortement empreinte de spiritualité. Les évocations de Dieu sont fréquentes dans ses textes, tout comme les références à la voûte céleste, au sacré en général, et la mention de la Palestine comme terre promise et féconde se rencontre dans le poème *Sarcophage* issu de son recueil *Ma Ville* (Berlin, 1928)⁹. Pourtant, cette dimension spirituelle apparaît plus œcuménique et déiste que strictement juive : son œuvre est avant tout une poésie de la nostalgie et du paradis perdu, un souvenir qui associe la douceur de l'enfance à la Russie, terre patrie. Les deux mémoires s'entremêlent et souvent Raïssa choisit pour les

évoquer l'esthétique orthodoxe, son architecture et ses rites, symboles partagés de la culture russe.

L'appartenance à la religion juive constitue encore une source de danger dans la Russie du début du XX^e siècle. La précarité législative va de pair, pour une grande part de la communauté, avec une extrême précarité économique. Les pogroms restent les exutoires faciles et presque légaux des peurs et des malheurs du temps. Ceux qui, comme les Bloch ou les Malkiel, ont réussi économiquement et socialement par le biais des études, de la finance, de la médecine, du droit et du commerce, semblent à l'abri de ces menaces. Cependant, ils ne représentent qu'une infime part de leur communauté. Face à cette élite, la majorité des juifs russes vivent dans la pauvreté. Ironie du sort, les antisémites contemporains utilisent cette détresse économique et sanitaire comme un argument pour leur discours de haine : la saleté et la misère dans laquelle vivent ces familles témoignent, selon eux, de leur état moral. Leurs maisons et leurs quartiers insalubres constituent un foyer d'épidémies, un danger pour les autres citoyens. La situation est dénoncée par les députés juifs élus à la première Douma en 1906, qui réclament une égalité des droits. Devant l'absence d'évolution politique, plusieurs médecins juifs pétersbourgeois décident, en 1912, de créer une structure d'aide humanitaire : l'Obchtchestvo Zdravookranenia Evreev (Société de santé publique des juifs), qui essaime bientôt en Europe sous le sigle OSE¹⁰. Le but de cette association est simple : aider les familles défavorisées à soigner et éduquer leurs enfants. Mais

l'année suivante éclate l'affaire Mendel Beilis, du nom d'un juif de Kiev accusé à tort du meurtre d'un enfant. Le mythe du pain azyme fabriqué à partir de sang de jeunes chrétiens ressurgit, provoquant une campagne de pogroms¹¹. Et, loin de calmer cet antisémitisme, la Première Guerre mondiale offre un nouveau terrain pour ses exactions : en 1915, les juifs du comté de Courlande (Russie occidentale), accusés de germanophilie et donc de trahison vis-à-vis de l'Empire du tsar, subissent massacres et déportations. L'OSE se mobilise alors pour leur venir en aide, entreprenant une fonction de sauvetage des enfants et des familles qu'elle ne cessera désormais de remplir. De jeunes pétersbourgeois aisés se portent volontaires : parmi eux, une amie de Raïssa, Valentine Crémer (née Vinaver), étudiante en médecine. Des années plus tard, elle en livrera le récit¹². Entre-temps, la jeune femme aura accompagné le développement de l'OSE en France, où Jacques et Raïssa la rejoindront et deviendront des membres actifs de l'association.

Dans ses lettres, Raïssa n'évoque ni son enfance, ni ses années de jeunesse. Sa poésie laisse en revanche souvent transparaître la nostalgie de ce temps perdu et le souvenir de sa ville natale. Dans ses vers, l'émotion s'accroche avant tout aux paysages aimés, aux couleurs particulières des saisons, à la lumière hivernale et aux sensations jadis familières et désormais perdues. Elle se souvient des promenades au bord des cours d'eaux gelés et dans les jardins publics de la ville, sa main au chaud dans une moufle que serre celle de sa mère. Elle

ne s'attarde pas à regretter l'aisance financière, le grand appartement parental ou son ancien statut privilégié. C'est la musique de la langue russe parlée par une vieille Babouchka, c'est le reflet luisant du soleil sur la Fontanka ou le bruissement des feuilles des arbres du Jardin d'hiver qui semblent bien davantage lui manquer. En cela, Raïssa se démarque de nombre de ses contemporains, Russes émigrés et, comme elle, anciens membres de l'élite, qui couchèrent sur le papier leurs souvenirs d'enfance : Nina Berberova, Vladimir Nabokov et Véra Lourié appartiennent à la même génération que Raïssa. Comme elle, ils habitent le centre de Pétersbourg. Qu'ils descendent de familles bourgeoises ou nobles, comme dans le cas des Nabokov¹³, leurs pères font partie de la même élite libérale et exercent des professions juridiques ou médicales. Les enfants fréquentent les mêmes établissements scolaires puis universitaires, les mêmes réseaux culturels. Ils ont des amis communs, se connaissent, admirent les mêmes auteurs, choisissent tôt la carrière littéraire et subiront le même exil berlinois. Quelques passages de leurs œuvres autobiographiques (*C'est moi qui souligne* de Berberova, *Briefe an Dich* de Lourié et *Autres Rivages* de Nabokov) nous renseignent sur leur enfance commune. Véra Lourié décrit ainsi son appartement de onze pièces, les deux femmes de chambre, la cuisinière et son aide, la gouvernante¹⁴. Son père, médecin, dirige une clinique privée dans la rue Gorochowaja. Celui de Vladimir Nabokov, Vladimir Dimitrievitch, est professeur de droit et fortement investi dans la vie politique : représentant du courant

libéral, il participe à la fondation du Parti constitutionnel démocratique tout comme le père de Valentine Crémer, Maxime Vinaver. Membres de la première Douma de 1905, ils rejoignent tous deux le gouvernement Kerenski formé à la suite des journées de février 1917.

Nina Berberova dresse de sa mère un portrait sévère et amer : celui d'une jeune femme cultivée mais comme déformée par les contraintes sociales et par une éducation propre à réprimer tout ce qui s'apparente au naturel ou contrevient aux normes alors en vigueur. Elle appartient en effet à cette génération de transition qui comprend à la fois une majorité de figures traditionnelles et des femmes émancipées, politiquement ou socialement. Pour les unes comme pour les autres, leur éducation soignée, qui les destinait à devenir de parfaites épouses et mères, leur avait également donné le goût des arts, de la littérature, de la musique et du théâtre. Ces pratiques, ce penchant, constituent alors un signe de distinction et de reconnaissance sociale pour l'élite pétersbourgeoise avide de divertissement et de culture, admirative de l'Occident et de la France. Celle-ci est d'ailleurs un lieu privilégié de villégiature et de vacances : Nina Berberova visite Londres puis Paris durant l'été 1914, et relate son périple perturbé par les premiers bombardements de la guerre alors qu'elle rejoint Amiens en train. Vladimir Nabokov passe cependant des vacances tranquilles à Biarritz. À quatorze ans, il est déjà parfaitement polyglotte : son apprentissage même de la lecture s'est fait en anglais, au milieu d'une bibliothèque de plus de mille ouvrages, et ce sont des

préceptrices françaises qui ont ensuite pris le relais de son éducation. En cela, il incarne un trait bien connu de l'élite russe, toujours vivace en ce début de XX^e siècle, qui est l'attrance pour la langue française. On verra combien elle est forte chez Raïssa Bloch. Le pouvoir impérial entretient en outre activement le cosmopolitisme et l'euro-péanisme pétersbourgeois : le tsar soutient financièrement un théâtre français et deux quotidiens, le *Journal de Saint-Pétersbourg* et le *St. Petersburger Zeitung*¹⁵.

Contrairement à de nombreux membres de ce petit monde pétersbourgeois, et peut-être du fait du décès précoce du père, Noé Bloch, en 1912, la famille de Raïssa ne connaît pas ces séjours en Europe occidentale, sauf peut-être en Finlande, à laquelle la jeune femme fait référence dans sa correspondance. Ce n'est qu'adulte qu'elle découvrira Paris, Berlin et l'Italie. De ces pays pourtant, elle connaît déjà les langues : le français, l'anglais, l'allemand, l'italien et même le latin. Dans les familles de la bourgeoisie pétersbourgeoise, les enfants reçoivent d'abord une éducation privée, parfois jusqu'à l'âge de douze ans, le plus souvent sous l'égide d'un précepteur – c'est une douzaine qui se succède auprès du jeune Vladimir Nabokov. Les jeunes gens rejoignent ensuite des lycées qui les préparent aux études supérieures. Contrairement à Vladimir Nabokov ou Nina Berberova, Raïssa ne se présente pas comme une enfant surdouée, au contraire : selon les souvenirs de son amie Génia Cannac, elle dit être restée totalement ignare jusqu'à l'âge de neuf ans – à peine avait-elle appris à lire

et à écrire¹⁶. Il s'agit peut-être d'un motif littéraire ou de fausse modestie car c'est un des meilleurs lycées de jeunes filles de Pétersbourg que Raïssa rejoint alors, l'institut Tagantsev. Nina Berberova et Véra Lourié y sont aussi scolarisées.

L'établissement a été fondé dans les années 1870 par Lioubov Stepanovna Tagantseva afin de permettre l'accès des femmes aux savoirs et de les préparer aux cours supérieurs auxquels elles peuvent désormais avoir accès. Le niveau y demeure élevé et le recrutement élitaire. Toutes les jeunes filles portent une robe marron et un tablier noir. Les cheveux sont attachés, bien tirés, et les bijoux proscrits. L'établissement et ses élèves se doivent de respecter l'esprit à la fois libéral et exigeant de la fondatrice ; celles qui montrent des difficultés à l'étude sont redirigées vers d'autres établissements¹⁷. L'historien Ivan Grevs préside un temps le conseil pédagogique qui décerne le diplôme de fin d'études. Raïssa le retrouvera comme professeur à l'université. Mais pour accéder à l'enseignement supérieur, le cursus de sept classes doit être complété par une huitième année facultative, et les jeunes filles achèvent généralement ce parcours lors de leur dix-huitième année. C'est le cas de Raïssa qui termine ses études secondaires en 1916. Forte de ses très bons résultats, elle choisit de s'inscrire à l'Institut féminin polytechnique que l'on nomme alors couramment le Cours supérieur Bestoujev, du nom de son fondateur¹⁸ : il s'agit en fait du pendant féminin de l'université, encore interdite aux jeunes filles. Le niveau y est d'ailleurs tout

aussi excellent et les enseignants, presque exclusivement masculins, sont pour la plupart des professeurs de l'Université impériale. Raïssa opte pour l'histoire et la philologie. C'est alors une jeune fille grande, aux cheveux raides brun foncé et aux yeux noirs brillants, légèrement gauche, souriante, et extrêmement sociable¹⁹.

Depuis le décès de son père, quatre ans auparavant, c'est son grand frère, Yacob Noévitch (Jacques) qui a pris la place de chef de famille. Né le 20 janvier 1892, Yacha/Jacques a six ans de plus que Raïssa. Tous deux vivent avec leur mère, Dora, dans l'appartement familial de l'avenue Liteïny. Cultivé et fantasque, Jacques a obtenu le droit de s'inscrire à la Faculté de philologie romane et germanique à la fin de ses études secondaires, en 1910²⁰. Il doit cette autorisation à un excellent dossier scolaire, unique sésame pour les juifs qui souhaitent entrer à l'université. Leur accès reste en effet soumis à un *numerus clausus*, confirmé par le tsar en septembre 1908 : il limite à 3 % le nombre des étudiants juifs dans la capitale, seuls les meilleurs sont choisis. Juif et pétersbourgeois, contemporain de Jacques, Ossip Mandelstam a ainsi vu son dossier d'entrée à l'université refusé du fait de ses résultats trop moyens alors même qu'il revient d'une année d'études à Paris. Après deux ans d'hésitations, en 1911, le jeune poète choisit de se faire baptiser pour contourner la sélection et commencer un cursus universitaire à Saint-Pétersbourg²¹. Jacques, quant à lui, achève sa licence de langues vivantes : anglais, allemand, français et italien. De 1913 à 1916, il fréquente encore les cours mais

enseigne déjà dans plusieurs établissements supérieurs, notamment à l'Institut de pédagogie²². C'est probablement là qu'il fait la connaissance d'une jeune étudiante pétersbourgeoise nommée Elena Grinberg. Si sa famille appartient à la même classe sociale que les Bloch, elle jouit d'une aisance supérieure, issue de la réussite du grand-père maternel, Abram Zilberschmid, propriétaire d'une fabrique de riz florissante²³.

Elena est née le 23 janvier 1895 à Odessa²⁴. Plus tard, elle francisera son prénom en Hélène. Mais pour l'heure ses proches préfèrent le diminutif de Lenchka²⁵. Elle est de confession juive, comme l'indiquent son acte de naissance et son certificat de mariage, tous deux rédigés sous couvert du rabbin de la ville. Son père, Isaack Moiseevich Grinberg, diplômé de l'Université de Saint-Vladimir de Kiev, est juriste, comme le père de Jacques et Raïssa, et on sait qu'il possède également une fabrique de bougies et d'allumettes à Odessa. La famille a déménagé à Pétersbourg entre 1896 (naissance du petit frère d'Hélène, Saveli, attestée à Odessa) et 1905, date à laquelle ce dernier est enregistré comme élève au lycée Tenishev de Saint-Pétersbourg. Cette scolarité n'est pas anodine et témoigne de l'appartenance de la famille Grinberg aux cercles pétersbourgeois de la bourgeoisie progressiste. Leurs cousins issus de germain, Victor et Eugène Rabinowitch, fréquentent également l'établissement, et c'est là que Saveli fait la connaissance de Vladimir Nabokov avec lequel il restera ami. Comme leur aîné Ossip Mandelstam, les jeunes gens y suivent avec

fascination l'enseignement de leur professeur de littérature, Vladimir Hippius, « modèle du déclassé, de "l'intellectuel qui ne possède rien" et du "littérateur engagé"²⁶ ». Hélène, quant à elle, fréquente l'Institut Tagantsev (tout comme Raïssa quelques années plus tard), et son certificat de fin d'études, daté du 25 septembre 1911, porte la mention « excellent ». L'année suivante, elle suit le cours supplémentaire et s'inscrit à la rentrée 1912 à l'Institut pédagogique, où enseigne justement Jacques Bloch.

Sous le signe de la guerre et de la poésie

En 1914, la Russie entre en guerre et nombreux sont les jeunes hommes mobilisés : Victor Rabinowitch, le cousin d'Hélène, doit rejoindre le front dès la fin août. Son petit frère, Eugène, n'a pas encore l'âge requis. Saveli Grinberg bénéficie d'un sursis en tant qu'étudiant pour finir son cursus, ainsi que Jacques Bloch qui porte en outre la charge de soutien de famille. Ils restent donc dans la capitale. Le poids démographique russe permet en effet d'éviter la levée en masse, mais l'ensemble de la société n'en est pas moins mobilisé : la mère de Victor et Eugène, Zinaïda, décide ainsi de suivre des cours infirmiers à l'Institut clinique impérial et y apprend l'anatomie, la physiologie, les premiers secours et les techniques de bandages. Son diplôme d'infirmière obtenu, elle rejoint la clinique de la Croix-Rouge Sainte-Eugénie pour y soigner les blessés²⁷. Il en est de même chez les jeunes étudiantes

du cours supérieur Bestoujev : nombreuses sont celles qui portent la croix rouge et le tablier blanc et près d'un quart d'entre elles part comme infirmières au front²⁸. Leur professeure d'histoire, Olga Dobiache-Rojdestvenskaïa, observe : « On ne peut pas faire un pas dans la rue sans rencontrer des attroupements se rendant à la gare, des tramways blancs évacuant les blessés, des petits groupes qui se traînent, accompagnés d'une sœur de charité. Notre maison s'est transformée en atelier où l'on taille, on coud, on tricote²⁹. »

Le 18 février 1916, Jacques épouse Hélène. Le couple s'installe dans l'appartement de l'avenue Liteïny avec Raïssa et leur mère. Parallèlement à son travail d'enseignant, le jeune homme est passionné de littérature russe et étrangère : la poésie bien sûr, la fiction, le théâtre. Sa maîtrise de l'anglais et de l'italien lui permet d'accéder non seulement aux textes originaux de Shakespeare, mais aussi aux pièces italiennes de la Renaissance, initiatrices de *Commedia dell'arte*, alors pratiquement inconnues en Russie. La pratique du masque y est centrale : elle permet la satire sociale et la dénonciation de la société de classes et de ses conventions sclérosées. Elle trouve ainsi dans la Russie contemporaine un profond écho. Le théâtre y est un art jeune, populaire et en pleine expansion, qui symbolise l'attrait de l'avant-garde pour le corporel et la tension dramatique. L'un de ses représentants est le dramaturge Vsevolod Meyerhold. En 1912, il publie un essai novateur intitulé *Du théâtre* et lance, deux ans plus tard, une revue littéraire mensuelle : *L'amour des trois oranges*. *Journal*

*du docteur Dapertutto*³⁰. Jacques Bloch appartient au comité de rédaction. La revue porte l'esprit de renouveau théâtral qui annonce l'œuvre future de Meyerhold, dont l'essai a esquissé le principe. L'attention au théâtre italien contribue à faire de cet espace un laboratoire de son travail futur : loin de procéder d'une tension nostalgique, la connaissance des textes de la *Commedia dell'arte* permet une recreation du jeu théâtral par l'identification des règles du mouvement scénique³¹. À trois reprises, de 1914 à 1915, Jacques publie des traductions de pièces italiennes dans la revue³². Les textes sont destinés à être montés et s'accompagnent d'une préface écrite par le jeune homme. S'y révèle aussi une autre influence, celle de l'écrivain allemand Ernst Theodore Amadeus Hoffmann : une référence considérée comme centrale pour toute cette génération. Parallèlement au théâtre, la revue publie également des poètes, parmi lesquels les deux figures pétersbourgeoises majeures : Alexandre Blok et Anna Akhmatova.

La capitale russe connaît alors une effervescence culturelle et artistique exceptionnelle. Face au crépuscule impérial se dresse une jeunesse universitaire, forte, en 1910, de dix mille étudiants, qui rassemble d'importantes colonies d'étrangers. Ils sont cultivés, polyglottes, parfois artistes ou poètes. La ville bouillonne des cataclysmes successifs qui marquent ce début de XX^e siècle : la guerre sino-japonaise, l'insurrection avortée de 1905, l'entrée en guerre et bientôt les révolutions. C'est une jeunesse avide de renouveau esthétique, fascinée par le progrès technique, le nihilisme, l'anarchisme et toutes formes

d'avant-gardes qui bouleversent les règles établies : là au théâtre, ici en peinture avec l'abstraction, ou encore en musique avec le dodécaphonisme. Comme pour l'art nouveau en architecture, les créateurs russes s'approprient les nouveaux codes. Ils les dépassent et les transcendent. Ces inspirations neuves, associées à cet intense désir de changement, touchent tant les arts visuels que scéniques ou littéraires, et stimulent l'activité artistique. Le terreau est présent, vivace. Le développement économique sans précédent de Saint-Pétersbourg permet à ses élites de soutenir la création, et les artistes bénéficient d'un large public d'amateurs, de consommateurs et d'acheteurs. Conscients de cette dynamique et revendiquant les ruptures en germe, les jeunes poètes choisissent un nom pour nommer leur génération : ce sera l'Âge d'argent, en référence à l'Âge d'or pouchkinien des années 1810-1830 dont ils s'estiment les héritiers. C'est dans la capitale qu'ils se concentrent : du roman *Saint-Pétersbourg* d'Andreï Biély qui paraît en 1913 s'exhale cette atmosphère de mystères et de présages, tendue entre un passé mythifié et un avenir que l'on prévoit sanglant. Mais lequel ? Comment savoir ? L'art est le média qui permet de passer des *reiaia* aux *realiora*, de quitter le mondain pour atteindre la chair même des choses. Le moteur philosophique et esthétique de cet Âge d'argent s'incarne d'ailleurs d'abord dans le symbolisme et ses principes : le déni du monde de l'apparence, la recherche d'une forme artistique moins corrompue, le dépassement des codes moraux et sociaux établis.

Au début du xx^e siècle, comme cent ans auparavant, la poésie se place au centre de cet engouement. Elle semble, pour les Russes, en être l'essence même. Par son art, le poète-voyant transcende le réel et ses contraintes socio-politiques et, par sa subjectivité, sa sensibilité et sa langue, parvient à l'essence même de la vie. Création et discours sont fortement empreints d'une dimension spirituelle, notamment influencée par l'imaginaire orthodoxe. La poésie est l'art majeur. Face à la modernité barbare, les mots du poète doivent aider à réinventer une beauté intemporelle. Alexandre Blok, chef de file du symbolisme mystique, fait figure de modèle et connaît une popularité extrême. Le magnétisme de l'homme et de ses textes, leur charme énigmatique, exercent sur la jeunesse, notamment féminine, un attrait considérable. Les jeunes lectrices ne se contentent pas de se rêver muses. Nombreuses sont celles qui écrivent, et plusieurs acquièrent, très rapidement aussi, une reconnaissance de premier plan : à Moscou, Marina Tsvetaeva n'a que seize ans lorsque ses premiers vers paraissent en 1908³³. Anna Akhmatova, quant à elle, publie son premier recueil de poésie, *Le Soir*, à Saint-Pétersbourg, en 1912. Elle devient, aux côtés de son mari, le poète Nicolas Goumïlev et de leur ami Ossip Mandelstam, la représentante d'un nouveau courant dit acméiste, qui appelle au retour à une forme post-symbolique ou néo-néoclassique, plus épurée et comme dépouillée. Pour toutes les apprenties poètes pétersbourgeoises, elle incarne le modèle à suivre. Son second recueil, *Le Rosaire*, paraît en mars 1914, et connaît

un grand succès populaire suivi de très nombreuses rééditions. Plusieurs de ses poèmes sont également publiés dans des journaux à grand tirage et leurs lectures publiques rassemblent des foules entières, majoritairement des étudiants³⁴. Comme la plupart des compatriotes de leur génération, Marina Tsvetaeva et Anna Akhmatova revendiquent une écriture extrêmement précoce. Suivant leur exemple, Nina Berberova décide de sa vocation de poète à dix ans³⁵. Pour elle, comme pour Raïssa, la création poétique constitue l'activité la plus belle, la plus noble qui soit, la plus estimable. La plus héroïque.

Le choc des révolutions

La tension eschatologique ressentie par les artistes et poètes face au choc de la modernité semble trouver sa réalisation dans le déclenchement de la guerre mondiale, et plus encore dans les révolutions de 1917 : elle connaîtra ainsi son acmé avec la disparition de l'incarnation de l'ancien monde que représente la personne du tsar. En mars 1917, Raïssa est une jeune étudiante de dix-huit ans. Des manifestations qui se multiplient autour de la perspective Nevski aux fusillades de rue, la révolution se déroule sous ses fenêtres : au coin de l'avenue Liteïny où elle habite se trouve l'Arsenal qui abrite la direction de l'artillerie et une usine militaire. Dès les premières journées d'insurrection, c'est un endroit stratégique pour les manifestants et les soldats. Le jeune Basile Krivochéine, futur évêque du diocèse du Patriarcat de Moscou en

Belgique, alors étudiant en première année d'histoire à l'Université de Petrograd, se souvient très exactement de ces événements³⁶ : passant par la Liteïny, le 8 mars (23 février) 1917, il est frappé par le calme et le silence qui règnent dans ce quartier pourtant d'habitude si animé. Aucun passant ni soldat, pas de tramway. Seul un groupe de cosaques bivouaque sur la chaussée, dans la rue avoisinante, et il croise un grand nombre d'hommes d'âge mûr, qui sortent de la fabrique d'armement. Le lendemain, au contraire, les rues sont emplies de monde, si bien qu'il n'arrive pas à rejoindre l'université. La foule qui grossit le déporte vers la perspective Nevski où convergent des milliers de manifestants qui crient et chantent, sous les yeux de cosaques impassibles. Leur tentative de disperser la foule amassée dans les rues avoisinantes échoue mais les cosaques n'ouvrent pas le feu. Ils se contentent de quelques coups de fouet et se retournent finalement contre les quelques policiers présents. Les jours suivants, la foule augmente et les slogans révolutionnaires se multiplient. Au matin du dimanche 12 mars (27 février), des affiches placardées dans la ville interdisent les manifestations et autorisent la troupe à tirer en cas de rassemblement. Des fusillades éclatent, les soldats contrôlent les passages, l'armée dispose des mitrailleuses, le couvre-feu nocturne est imposé, les émeutiers montent des barricades devant la maison même des Bloch. Des flaques de sang rougissent la neige. Il fait dix degrés en dessous de zéro. Et puis soudain, la nouvelle arrive : les troupes ont fait cause commune avec les manifestants. Un gouvernement

provisoire est formé. On boit dans la rue, à la santé de la révolution³⁷.

Retranchée à l'université, la professeure Olga Dobiache-Rojdestvenskaïa relate les événements à ses amis de France, Myrrha Lot-Borodine et Ferdinand Lot :

Tout un monde s'est écroulé sans qu'on ait le temps d'en entendre le fracas. Comme d'un songe, je me souviens de la bataille sur la place d'Isavri, que nous avons suivie d'au-delà de la grille de la cour de l'université, de plusieurs balles qui sont tombées avec leur chant caractéristique près de nous, du détonement lourd des canons de la forteresse Petropoulouskaya, le ciel rougi et doré par les incendies au-delà de la Neva, du meeting permanent dans l'Institut de physique, des blessés, des mourants qu'on apportait à l'hôpital de l'université, une auto qui emportait un ministre arrêté, et les yeux brillants, la colère et l'espérance dans ces visages inoubliables de la foule. Il y avait du divin et du satanique. Mais c'était le Dieu qui a triomphé.

Les journaux ne sortaient point. On ne savait ce qui se passait que par des bruits. Le téléphone refusait le service pendant des heures et puis, subitement, vous jetait dans les oreilles les nouvelles les plus incroyables. Le temps était admirable : des journées féériques, pleines d'étincellement de la neige qui tombait chaque jour, vierge, brillante, pleine de lumière éblouissante du soleil de mars, les cieux bleus d'un azur profond et pur d'un printemps froid. Et les incendies, et la musique des balles, et le bruit montant de la foule humaine, tout le choral sublime, annonçant la vie nouvelle, qui marche, qui va naître...

En deux jours tout était fini. Et le grand silence, le grand repos s'est répandu dans la même clarté bleue du beau printemps boréal. Ces journées, on ne les oubliera jamais³⁸.

INDEX

- Eichenbaum, Boris (1886-1959) 53
 Eichmann, Adolf (1906-1962) 323, 332
 Eliaschoff, Nicolas (1907-1941) 116-117, 119, 122, 134-135, 137, 158, 160
 Engelhart, Anja 56
 Essenine, Sergueï (1895-1925) 8, 150
- Fawtier, Robert (1885-1966) 242, 336
 Fayet, Antoine 294
 Feigenbaum, Alexandre et Sonia 323
 Fischel, Oskar (1870-1939) 99
 Fiszbaum, Abraham (1920-1943) 278
 Fiszbaum, Lipa 278
 Flaubert, Gustave (1821-1880) 224
 Forch, Olga (1873-1961) 55, 174
 Foucrier, Albert-François 278
 Frajerman, Émile (1932-2010) 278
 Frenkel, Jeanne 295, 311
 Freudenberg, Adolf (1894-1977) 321-322
- Gazdanov, Gaito (1903-1971) 137, 194, 215, 330
 Gelbard, Jacob (1899-1992) 275-276
 Gerbert d'Aurillac, pape Sylvestre II (décès 1003) 204, 307
 Gerlier, Pierre (cardinal) (1880-1965) 292
 German, Youri 73
 Gide, André (1869-1951) 176, 222
 Gilson, Étienne (1884-1978) 169, 174
 Girmounsky, Jacques (né en 1887) 22
 Gisol, Gédéon (décès 1940) 297
 Glad, John (1941-2015) 67
 Glasberg, Alexandre (1902-1981) 292, 295, 311
 Goldmann, Nahum (1895-1982) 153
 Goldoni, Carlo (1707-1793) 69
 Goldstrich, Nicole (1938-1943) 328
 Goncourt, Edmond de (1822-1896) 224
 Gontcharov, Ivan (1812-1892) 196
 Gorki, Maxime (1868-1936) 8, 52-53, 71
 Gorlin, Heinrich Elia (1882-1943) 115
 Gorlin, Lalla (1913-1999) 160
- Gorlin, Liuba née Alexandrov (décès 1943) 116
 Gorlin, Michel (1909-1942) 9-10, 115-120, 122, 124, 131, 181, 204, 211, 253, 255, 259, 277, 300, 343, 393
 Goul, Roman (1896-1986) 67
 Goumilev, Nicolas (1886-1921) 37, 50, 52-54, 56, 59, 61-62, 67-68, 71, 73
 Gozzi, Carlo (1720-1806) 8, 51, 69
 Grand-Duc Mikhaïl (Michel Alexandrovitch de Russie) (1878-1918) 44
 Grevs, Ivan (1860-1941) 30, 46, 48, 130
 Grinberg, Isaac 92
 Grinberg, Saveli (né en 1896) 33, 83, 91, 159
 Groeger, Wolfgang (1882-1950) 150
 Gronski, Nicholas (1909-1934) 207
 Gros, Albert (1904-1965) 322
 Guitard, Eugène-Humbert (1884-1975) 188-190, 286, 288, 337
 Gurvic, Lazare (1890-1960) 291, 299
- Halphen, Louis (1880-1950) 167, 180, 204
 Hamon, Léo (1908-1993) 243
 Harnack, Arnolf von (1851-1930) 99
 Heine, Heinrich (1797-1856) 211
 Henri IV (1050-1106) 138
 Henriot, Edouard (1872-1957) 222
 Heredia, José-Maria de (1842-1905) 8, 56-57, 94, 98
 Hermann, Jakobs (né en 1930) 167, 342
 Hindenburg, Paul von (1847-1934) 105, 193
 Hippius, Vladimir (1876-1941) 33
 Hippius, Zinaïda (1869-1945) 70, 86
 Hitler, Adolf (1889-1945) 146, 154-155, 193, 201, 241, 297
 Hoetzsch, Otto (1876-1946) 148
 Hoffmann, Ernst Theodore Amadeus (1776-1822) 35, 55, 68, 116-118, 132, 134, 159, 206-208, 214, 336-337, 393
 Hoffmann-Yapou, Edith (1907-2016) 393

UNE FEMME FACE À L'HISTOIRE

- Holtzmann, Robert (1873-1946) 144, 157
 Honnorat, André (1868-1950) 164
 Hozier, Charles René d' (1640-1732) 268
 Hrovsvita de Gandersheim (935 ?-1002) 142, 151
 Iaroslav le Sage (978-1054) 148
 Inber, Véra (1890-1972) 113
 Ingrand, Jean-Pierre (1905-1992) 247, 258-259, 261
 Ivanov, Georgi (1894-1958) 59, 67, 135-136, 158
 Jakobs, Hermann (né en 1930) 342
 Jakobson, Roman (1896-1982) 230
 Jirmounsky, Alexandra (née Malkiel) (1869-1945) 21-22
 Jirmounsky, Aron 21
 Jirmounsky, Moïse 21
 Jirmounsky, Sofia (née Malkiel) 21
 Jirmounsky, Victor (1891-1971) 22
 Johnson, Alvin S. (1874-1971) 263
 Johnson, Ben (1572-1637) 69
 Kagan, Abram Saulovitch (1888-1984) 65-66, 69-70, 78, 83, 90-91, 95, 102, 113, 159, 225, 339
 Kantor, Mikhaïl Lvovitch (1884-1970) 181
 Kaplan, Fanny (1890-1918) 45, 72
 Karsavin, Irina (1906-1987) 118
 Karsavin, Lev (1882-1952) 47, 65, 79, 83, 96, 99, 102-103
 Kaverin, Benjamin (1902-1989) 113
 Kehr, Paul (1860-1944) 140, 183
 Kempner, avocat 339
 Kerenski, Alexandre (1881-1970) 28, 43-45
 Khodassevitch, Vladislav (1886-1939) 9, 53, 55, 58, 76, 81, 103, 137, 158, 194, 207, 211, 218, 222, 226, 228-229, 335, 343
 Klementiev, Alexander 344
 Klotz, Jeanne et André 310
 Kolosvari, Sigismund et Aurélia 322
 Korvin-Piotrovski, Vladimir (1891-1966) 120, 124, 137, 218, 227
 Koulman, Elisabeth Borisovna (1808-1825) 215
 Kouzmine, Mikhaïl (1872-1936) 61-62, 66-67, 72, 92, 313
 Krémègne, Pincus (1890-1981) 214
 Kremer, Johann Paul (1883-1965) 301-302
 Kreuzer, Helmut (1927-2004) 338, 344
 Krivochéine, Basile (1900-1985) 38
 La Bruyère, Jean de (1645-1696) 264
 Lacombe, Monseigneur George (1886-1934) 165, 170, 177-180, 184, 186
 Laehr, Gerhard (1900-1932) 126
 Langevin, Paul (1872-1946) 164
 Langlois, Charles-Victor (1874-1939) 46, 48
 Lapidus, Rina 9, 344
 Larbaud, Valéry (1881-1957) 193
 La Vallière (de), Louise (1644-1710) 290
 Lebedev, Tania 11, 14, 285
 Lecoq, M. 256, 261
 Lederman-Markovitch, Rosette 310
 Lednicki, Wasclaw (1891-1967) 262
 Legras, Jules (1867-1939) 198, 204, 211, 216, 394
 Lénine, Vladimir Ilitch Oulianov dit (1870-1924) 43, 45, 52, 61, 69, 71-72, 74-76, 82, 99, 205
 Leppmann, Wolfgang (1902-1943) 148, 150, 160
 Levinson, Andreï (1887-1933) 54
 Levison, Wilhelm (1876-1947) 138
 Lieb, Fritz (1892-1970) 150
 Liebenhenschel, Colonel SS 334
 Liebman, Charles (1877-1957) 186
 Liebman, Charles Joseph (1909-1995) 165, 238
 Lindsay, Wallace Martin (1858-1937) 141
 Loève-Veimars, Adolphe (1801-1854) 206